

268 UN PARISIEN A VIENNE.

à sept heures, si les théâtres étaient mieux éclairés, les chanteurs meilleurs, et qu'il n'y eût pas de par le monde une autre ville qu'on nomme Paris.

NAPOLÉON D'ABRANTÈS.



LES

PAVÉS DE PARIS.



Messieurs, mesdames, vous tous qui remplissez chaque soir nos loges de spectacle, je ne vous demande qu'un quart d'heure.... Un quart d'heure, je vous en prie, pour le nouveau théâtre que j'élève devant vous, le pavé de Paris.

Que voulez-vous que je vous représente? Tous les genres à la fois?— Mon théâtre suffit à tous. — Mon théâtre est universel.

Voyez-vous toute ma troupe, de 700,000 personnes environ, affluer sur ma scène? — Acteurs, actrices, jeunes premiers et pères nobles, seigneurs et valets, duègnes et amoureuses, héros de théâtre et rois de tréteaux; tout cela se presse, se foule, se rencontre, se coudoie sur mon théâtre. — Tout cela joue le vaudeville, la farce, la grande comédie, le drame avec toutes ses formes, mimodrame et mélodrame, le drame dans toute son étendue, — le drame aux scènes bouffonnes, aux catastrophes horribles.

Moi qui vous parle, j'ai vu jouer sur le pavé de Paris des scènes qui dépassaient en pompe et en grandeurs les féeries de l'Opéra; mais ce temps-là n'est plus. Depuis trois ans on ne joue guère sur le pavé de Paris que la parade ou l'émeute.

Regardez, je vous prie. — Voici de ce côté une scène burlesque. — Deux crocheteurs se prenant aux cheveux pour une Hélène de carrefour. — Plus loin, quelque chose de hideux. — Un homme, les joues enluminées, la poitrine découverte, battant la muraille, ou expiant dans le ruisseau le vin de la journée.

Puis des contrastes à chaque pas. — Ici un brillant phaéton qu'emporte un fougueux cheval, accroché au corbillard du pauvre. — Plus loin deux époux séparés, se heurtant sur le même pavé. — A droite un attelage à six chevaux, des piqueurs impudents, des valets comme à un grand seigneur. — A gauche un pauvre blessé, mendiant et mal vêtu, montrant à sa boutonnière le ruban de Juillet.

— Près de nous ce qu'il y a de plus laid sur la terre, une vieille femme sale et crottée.... Et là-bas, là-bas, voyez-vous?—Je vous le demande, riches campagnes de l'Italie, montagnes de la Castille, sérails embaumés de l'Orient; — au milieu de vos grandes herbes, sur vos collines de fleurs ou vos beaux tapis, vîtes-vous jamais pied plus leste et plus mignon que celui qui foule mon sale pavé de Paris. — Las! voyez-vous là-bas cette élégante jeune fille, grisette parisienne, timide ou agaçante, rieuse presque toujours, et moqueuse du dandy qui la regarde? — Comme elle est là sur son terrain bien mieux que sur des parquets ou des tapis de fleurs! — Comme au milieu de cette boue et de ces ruisseaux elle sait choisir toujours le pavé qui salira moins sa chaussure! — Comme elle relève avec grâce et adresse les plis bouffants de sa fraîche robe blanche! — Point de méchanceté,

messieurs !.. Ceci est uniquement dans l'intérêt de sa robe, et nullement dans le vôtre. — Demandez-lui plutôt ! Elle est si propre et si soigneuse d'elle-même, la jeune fille de Paris ! Il semble qu'en ce moment sa devise à elle soit comme celle de l'hermine : Plutôt mourir que de se salir.

Remarquez maintenant que, sur cet immense théâtre de sept lieues de circonférence, l'aspect de la scène est aussi divers, aussi changeant que les sortes de drames qui s'y représentent.

Ce serait une erreur bien grossière de croire que le pavé de Paris se ressemble partout. Et aux yeux d'un parfait connaisseur, — d'un facteur par exemple, — d'un portefaix, — d'un cocher de fiacre, le pavé de chaque quartier, je dirais presque de chaque rue, a sa physionomie qui lui est propre.

Le pavé du Marais, triste, solitaire, silencieux, poussiéreux plutôt que boueux, presque usé en quelques endroits, ressemble à ces meubles antiques qui ont beaucoup servi, mais qui ne servent plus.

Dans les quartiers fréquentés au contraire : — les quartiers de la rue Richelieu, de la rue Vivienne, de la rue Saint-Honoré, des Tuileries, le pavé devient sale et noir comme les passions qui s'agitent à sa surface, — mobile et

peu solide, comme les fortunes et les prospérités de la terre.

Le pavé de la Chaussée-d'Antin a quelque chose de propre et de coquet. — Là, les dalles sont presque de marbre. — Là, des trottoirs en grand nombre ; des trottoirs !... ce romantisme du pavé. — Là, mille roues toujours en mouvement gravent leurs traces d'airain. — Là, mille chevaux rapides trébuchent à la fois, et font jaillir de continuels éclairs qui brillent et disparaissent comme eux.

Quittez ce bruyant quartier, et, reposant vos esprits, entrez avec moi dans le sanctuaire du faubourg St-Germain. Ici, le pavé n'est plus le même. Il y a, ici, quelque chose de calme, de grandiose, et, si j'ose le dire, de bon ton : le pavé du noble faubourg n'est autre chose que la prolongation des cours de ses grands hôtels ; c'est l'antichambre de ces brillans salons que nous voyons le soir si resplendissans de femmes et de bougies. Ici, peu ou point de gens à pied, peu ou point de fiacres, peu ou point de voitures à trente centimes : trois choses essentiellement boueuses à Paris. Il y a quelques exceptions, je le sais : la rue du Bac, par exemple, a des boutiques, la rue du Bac a des tricycles ; la rue du Bac ressemble à un seigneur qui se popularise : mais je ne prends ici que le point de vue général ; et je dis que sur

chacun de ses pavés le faubourg St-Germain semble avoir gravé son aristocratie.

Pourtant, pourtant....

— Ici une prosopopée. Le sujet en vaut la peine, vous l'allez voir.

Toi aussi tu t'es levé en barricade contre tes ducs et duchesses, contre tes comtes et tes comtesses, noble pavé de la rue de Varennes, de la rue de Grenelle, de la rue St-Dominique, de la rue de Bourbon. — Comment se fait-il qu'au lieu d'arrêter dans leur marche les soldats fidèles du vieux roi, tu ne te sois point levé contre le déplorable triomphe d'un peuple égaré ?

Terminons cette nomenclature par le pavé de la Cité, qui sent son vieux Paris comme toutes les maisons du quartier.

Et ici viendrait admirablement, ce me semble, tout ce que j'aurais à dire sur l'origine du pavé de Paris, et son histoire depuis les premiers temps de la monarchie jusqu'à nos jours, partie importante dans un article comme celui-ci ; mais partie toute de science et d'érudition, et qui par conséquent, je suis obligé d'en convenir, n'est pas précisément la mienne.

Mon article des pavés de Paris, je l'ai fait sur les lieux mêmes, et vraiment, à battre le pavé, on apprend décidément peu de chose, l'esprit court les rues, c'est vrai ! Mais la science ! — Pas encore.

Il existait pourtant à Paris un moyen unique, admirable pour moi, de paraître érudit et savant en fait de pavés, sans pour cela changer ma manière d'être.

N'auriez-vous point rencontré, comme moi, un petit prodige, un petit savant ambulante, qui, suivi de son père, de deux clarinettes et d'une grosse caisse, s'en allait de rue en rue, de place en place, colportant sa science, comme un marchand de vulnérable son onguent, ou un sauteur public ses pirouettes.

Quand la grosse caisse et les clarinettes avaient amassé assez de curieux, le petit bonhomme montait sur un escabeau qui lui servait de théâtre, et son père lui adressait mille savantes questions.

Quand fut placé le premier pavé de Paris ?

Le petit savant répondait.

Dans quelle rue fut-il placé ?

Le petit savant répondait encore.

Par qui fut-il placé ?

Le petit savant répondait toujours, et les sous volaient de toute part sur le plateau de fer-blanc. Je le crois bien, pardieu ! L'académie des Inscriptions et Belles-Lettres en personne n'eût pu m'en dire autant.

Puis pouvait-il débiter une science qui fût plus nationale, et plus intéressante pour tous ses auditeurs ? Le Parisien aime son pavé ; il ne se

tient ferme et droit que sur son pavé. Toute terre qui n'est pas pavée lui semble terre mouvante, sous laquelle fermentent des volcans. Il est donc tout simple qu'il aime l'histoire de son pavé : il l'aime comme le campagnard aime l'histoire de ses vieux chênes, comme la jeune fille celle de son rosier.

Qu'est devenu mon prodige de science, je ne le trouve plus ? Peut-être n'a-t-il pas profité de ses heureuses dispositions ; et puis, il faut le dire, depuis la révolution de Juillet, les sciences, comme les beaux arts, sont tombées en discrédit. Peut-être mon petit protégé a-t-il laissé là son métier de savant pour quelque autre plus lucratif.

Je me livrais à cette réflexion pénible, lorsqu'un jour, traversant la rue Richelieu : Qu'est-ce que l'érudition ? me demandai - je. — Plus ou moins de temps passé à la Bibliothèque du Roi.

Ceci me frappa : je traversai la rue, éclaboussai deux passans, et d'un bond je me trouvai dans les longues galeries de la Bibliothèque royale.

Je demandai un livre, un livre sur Paris, un de ces ouvrages dont M. Ladvocat a pris soin d'inscrire le catalogue sur la vignette de son frontispice. J'ouvris, et les premières lignes qui me tombèrent sous les yeux m'apprirent que Philippe-Auguste avait fait poser les premiers pavés

de Paris. Mon article est fait, m'écriai-je. Je remerciai mille fois l'auteur du livre et Philippe-Auguste.

Ce prince me parut bien en ce moment l'un de nos plus grands monarques. Vrai, je lui sus plus de gré d'avoir fait poser le premier pavé de Paris, que d'avoir gagné la bataille de Bouvines. Je ne sais, Dieu me pardonne, si l'idée ne m'en vint pas de faire un poème épique, et de prendre Philippe-Auguste pour héros ; mais je me rappelaï ensuite que j'avais été précédé.... précédé par un académicien : le barbare, m'écriai-je : il n'aura pas parlé des pavés !

Lorsque Philippe-Auguste eut conçu la grande et utile idée de paver Paris, il réunit les bourgeois de Paris et leur prévôt, leur fit envisager les grands avantages de son projet, et obtint d'eux des sommes considérables.

Cependant il s'en fallut bien que toutes les rues de Paris fussent pavées d'abord.

Les quatre premières entièrement pavées s'appelèrent la croisée de Paris. Elles étaient situées au centre de la ville, et s'étendaient, d'une part, de l'est à l'ouest ; de l'autre, du nord au midi.

Peu à peu la civilisation augmentant, et avec elle le bruit, les embarras, le déplacement, le train des hommes et des chevaux, les rues de

Paris se défoncèrent tellement qu'il fallut de toute part avoir recours au pavé.

Nos rois, jaloux d'embellir leur capitale, profitèrent de leurs glorieux règnes pour continuer l'œuvre de Philippe-Auguste ; mais le travail alla lentement. Sous Louis XIII, la moitié à peine des rues de Paris était pavée. Enfin Louis XIV régna, et ce grand roi eut encore la gloire de mettre la dernière main au pavage de la grande ville.

Cette circonstance est remarquable. L'histoire des pavés de Paris pourrait donc aussi être celle de la monarchie française, qui, réellement fondée et fixée par Philippe-Auguste, ne s'éleva que sous Louis XIV au plus haut point de sa gloire.

L'histoire la plus complète du pavé de Paris se trouverait, je crois, dans les admonitions, ordonnances et comptes d'administration d'une espèce de magistrat édile, qui, sous différens noms, fut préposé de tout temps aux pavés et à la propriété des rues ; cet édile maintenant s'appelle préfet de police. Malheur au préfet de police qui ne prend pas soin des pavés de la grande ville ! Moi j'ajouterai : Malheur à celui qui ne les scelle pas assez profondément dans la terre !...

Ils n'étaient pas solides, nos pavés : il suffit un jour du petit doigt du peuple pour les sou-

lever, et faire des barricades, et renverser une monarchie de treize siècles.

Après les révolutions qui sur ce point méritent la première place, ce qui met le plus nos pavés en mouvement, c'est le gaz.

Il est beau assurément de vivre dans un siècle de lumières. Il est beau que, le soir, nos rues et nos boutiques étincellent de mille feux ; mais craignons de ressembler à l'astrologue de la fable : en regardant les astres qui brillent au front de nos boutiques, ne nous laissons pas choir dans un puits.

Je ne terminerai point cet article sans faire au moins mention d'une classe d'individus attendant de trop près à mon sujet pour être passée sous silence. Je parle des malheureux qui sont, comme on dit, sur le pavé de Paris : domestiques sans place, gens sans asile, héritiers des ribauds et des truands, pauvres locataires qui n'ont point payé leur terme, chiens perdus et sans maîtres.

A ceux-là, puisse le pavé de Paris devenir une fraîche couche en été, et une retraite chaude en hiver !—Voici malheureusement ce qui n'arrive jamais. Le pavé de Paris, en été, est brûlant comme le fer rouge ; en hiver, il est froid comme toutes les glaces de la Sibérie.

En hiver, pendant ces longues nuits que nous passons au milieu des plaisirs dans des salons

bien chauds, combien de malheureux grelottent et meurent au coin d'une borne!

On me citait, à ce propos, le sort tragique d'une pauvre famille.

Ceci remonte au rigoureux hiver de 1830.

La famille dont je vous parle était composée d'un jeune homme, d'une jeune femme, et d'un petit enfant qui pendait encore au sein de sa mère.

Le jeune homme, faute d'industrie peut-être ou de travail, était tombé dans la plus profonde misère. Il n'avait pu payer son terme, — loyer d'un taudis qu'il occupait au septième étage, et il se trouvait ainsi, avec sa petite famille, sur le pavé de Paris.

Il chercha long-temps d'abord une guérite abandonnée pour y poser sa tête; — mais une guérite à Paris, c'est déjà beaucoup; — une guérite, c'est du luxe; — une guérite, c'est presque un hôtel garni; — il faut presque louer une guérite. — Le jeune homme n'en trouva pas, et de froid, de fatigue, la pauvre famille tomba au coin d'une borne.

Le froid de cette nuit était plus piquant qu'il ne l'avait encore été.

La jeune femme dit à son mari: — Ce qu'il y a d'affreux, c'est que mon petit enfant est plus faible que moi; il mourra le premier; — mais je

serai la seconde. — Le jeune homme poussa un gros soupir, comme s'il eût dit: — C'est vrai, je périrai le dernier.

Le froid augmentait toujours.

Le petit enfant cria pendant une heure. — Ce fut tout: on ne l'entendit plus. — Ses petits membres se raidirent, et la jeune femme dit à son mari: — A mon tour, maintenant.

Elle grelotta pendant une heure encore; — mais le froid devint plus vif, et ce fut alors que le jeune homme dit: — Maintenant, à moi.

Déjà il sentait la mort lui venir, l'enveloppant de toutes parts, pesant sur ses membres comme un manteau de glace, lorsqu'il aperçut une faible lueur dans le lointain.

« Du feu, du feu! s'écria-t-il. » Du feu, c'était sa vie; et, chez un jeune homme surtout, l'instinct de la vie est bien fort.

Il se décida vite à ramper jusque là: Mais, pensa-t-il, ma pauvre femme n'est peut-être qu'engourdie, — ainsi que mon petit enfant. — Maintenant que voici du feu, ils vont peut-être revivre. Et il se prit à traîner sa femme après lui. Les mains du petit enfant s'étaient raidies autour du cou de sa mère, et le tenaient enlacé.

Plus il approchait de la flamme lointaine, plus ses forces augmentaient: — car l'espoir aussi est

du feu. La flamme n'était autre chose qu'un de ces foyers publics que le gouvernement d'alors avait fait allumer dans les carrefours, pour le pauvre qui gelait de froid; et la flamme de celui-ci s'élevait à une prodigieuse hauteur.

Le jeune homme eut peine à se glisser au milieu de la foule de pauvres qui l'entourait. Quand il fut arrivé, il déposa sa jeune femme et son enfant le plus près qu'il put du foyer.

— « Ta femme brûle ! » s'écria presque aussitôt une voix sortie de la foule.

— « Bah, bah ! » — reprit un autre, — « c'est du bois mort, — un fagot de plus : — chauffons-nous, — chauffons-nous. »

La première voix avait raison. Sans que le jeune homme s'en fût aperçu, la flamme s'était glissée parmi les haillons de la jeune femme. Sitôt qu'elle sentit les atteintes du feu, elle se ranima, car elle n'était point morte. Puis elle voulut sortir de la flamme qui l'enveloppait, — mais la flamme l'avait aveuglée.

Au lieu de sortir du brasier, elle s'y enfonça plus avant, jette des cris affreux, se tord et tombe.

A cette vue, le jeune homme s'élança : le feu lui avait rendu toute la vie, toutes ses forces. — Il vole au secours de sa pauvre femme ; mais il faut, pour son malheur, qu'une fumée épaisse et noire

sorte en ce moment du brasier et le suffoque : il tombe lui-même dans les flammes.

D'autres fagots furent apportés. Les pauvres se chauffèrent toute la nuit.

Mais le petit enfant, qu'était-il devenu ?

Depuis le départ de la fille de Louis XVI, l'enfant est devenu une seconde fois orpheline.

F. DE LA BOUILLERIE.

